

nous: une littérature n'est pas innocente. Ainsi se profile l'image d'une production littéraire aux Antilles comme en Corse qui prend acte de l'importance du mouvement des peuples, naissant à la conscience critique d'eux-mêmes et de leurs rapports avec tous les autres peuples du monde.

Ce travail de l'imaginaire suit les voies du réel: continent-Corse-Tunisie chez Gracieuse Martin-Gistucci (dans ses trois recueils de nouvelles **L'île intérieure, Le miroir fantastique et Ombres**); Brancaziu face à une journaliste italienne muette mais bien présente puisqu'elle donne forme au discours que nous lisons (**A Funtana d'Altea**), Maria Laura et sa famille à Barcelone, au Danemark, à Sassari mais aussi Albert Memmi à Jérusalem (**A Barca di a Madonna**). Tout cela nous regarde et nous regardons tout cela.

Jacques Thiers parlait récemment d'une "concomitance d'imaginaires et d'émotions" pour expliquer la parution simultanée de **La Vierge du Grand Retour** de Raphaël Confiant (Grasset, août 1996), autre écrivain martiniquais, et de son propre roman **A Barca di a Madonna** (Albiana, mars 1996). Mais les points communs ne sont pas simplement thématiques. On l'a vu, les différentes figures de personnages, leur langage, le fonctionnement de ces textes tournant autour d'incertitudes, de troubles, d'énigmes (vraies ou fausses), d'équivoques et d'impossibles en relation avec l'identité rapprochent encore ces littératures des petits pays, anciennes périphéries de centres dominateurs.

Aujourd'hui le tourbillon de l'imaginaire s'exprime: à nous de l'écouter, de le relayer, de l'investir, d'en faire notre chair. ■

F.X.RENUCCI



DANA : UN REGARD DE ROUMANIE

Dana Marina DUMITRIU, assistante de littérature française à l'Université de Constantia a découvert depuis quelques années les romanciers corses : Angelo Rinaldi et Marie Susini, mais aussi ceux qui écrivent en langue corse. Elle a traduit le roman de Jacques Thiers, «A Funtana d'Altea» qu'elle a intitulé en roumain «Parfum de glicine». Elle a commencé un dictionnaire corse-roumain et propose sa collaboration pour pourvoir de correspondants roumains les entrées de banques de données linguistiques du corse. Elle commence aussi à traduire en corse ses propres poèmes !

«OUI» POUR LE ROMAN CORSE

Réponse à P.M. Filippi (1)

Je ne suis pas corse et quand même je me réserve le droit de répondre à votre question: «Le roman corse de langue française existe-t-il ?» que je reformulerais: «Peut-on traiter de <corse> un roman écrit dans une autre langue ?» ou même par extension: «Une œuvre écrite en langue X peut-elle appartenir à une littérature nationale Y ?». Je ne suis ni sociologue, ni critique littéraire et, heureusement je ne vis aucunement une situation linguistiquement limite. Je suis un simple lecteur sous les yeux duquel le hasard (?) a voulu que tombe un jour votre article.

J'avoue avoir trouvé votre question non seulement rhétorique, mais aussi choquante. Car, pour moi, il était clair qu'un écrivain corse ne pouvait nous donner que des œuvres corses quelle que fût la langue d'expression et quel que fût aussi le sujet. Je vais m'en expliquer.

Un poète roumain disait un jour que nous avons deux patries coïncidentes: «la patrie de terre et pierre et le nom de la patrie de terre et pierre; le nom de la Patrie est lui aussi une patrie». Suivant son raisonnement, je dirais que, à part ces patries dans lesquelles on naît un jour, il y en a une autre qui naît en nous et avec nous au moment où nous venons au monde (les médecins diraient même qu'elle vient au monde avant nous). Cette patrie, la plus intime, est la patrie de nos sentiments, de nos attitudes et mentalités, celle qui fait que la même chose sera perçue presque identiquement par les individus appartenant à la même communauté. C'est, dans votre cas, *l'âme corse* qui vous fait sentir la paghjella autrement que moi, qui peux seulement affirmer: «Voilà une belle chanson qui me touche». C'est cette âme qui vous crée un état de conspiration avec le libeccio, alors que pour moi il n'est qu'un

«vent de sud-ouest», comme l'indiquent les dictionnaires. Tout ce que vous ressentez, vous le ressentez en corse.

Cette patrie réussit à subjectiver les deux autres jusqu'à nous rendre leurs maîtres et leurs victimes. La patrie des mots, la langue maternelle, nous aide à exprimer nos sentiments et à décrire la patrie extérieure. Pour un Corse le mot «*màchja*» signifie «maquis»; pour moi, il n'est qu'un mot intraduisible dont j'adapte le sens selon le contexte sans pouvoir rendre l'image du lieu où il pousse ou les sentiments de ceux qui l'ont connu depuis toujours. Dans ta propre langue le miel est plus doux et le venin plus amer. S'exprimer dans une autre langue représente de ce point de vue une trahison et les écrivains, surtout ceux des langues vernaculaires, doivent en avoir conscience quand ils choisissent une langue plus connue qui leur assure un nombre important de lecteurs. La situation des diglottes est encore plus tragique, car, pour eux, tout choix est une trahison: ils ont deux patries des mots et aucune propre, deux patries qu'ils «s'évertuent à révéler pendant qu'ils s'entre-déchirent» - comme le dirait Thiers. Toujours «heureux les diglottes», M. Bernard Gardin ?!

C'est toujours cette patrie primordiale qui fait qu'un Corse reste corse même lorsqu'il ne nous parle pas de son île ou lorsqu'il le fait avec distanciation. Ici aussi nous avons affaire à une sorte de trahison: à une pseudo-trahison. Car la vraie patrie de terre et pierre s'y affirme implicitement.

Heureux ceux qui peuvent écrire sans trahir aucune de leurs patries ! Mais les Corses ou ceux dont la langue maternelle, quoique nationale, n'est pas une

langue de grande circulation peuvent-ils se permettre ce luxe? La seule qu'ils ne peuvent pas trahir est la patrie la plus intime.

Voilà pourquoi il n'existe pour moi qu'un seul roman corse, celui de *l'âme corse*, quelle que soit la langue choisie pour se faire entendre et que le sujet abordé intéresse ou non l'île.

Le roman de la Corse, c'est autre chose: c'est un roman qui d'une façon ou d'une autre a comme personnage la Corse. Il ne faut pas être corse pour écrire un tel roman. ■

D.M. DUMITRIU

cf. «La Corse, une province romanesque», publié dans *À l'asgiu* n°4.

À u tagliu di u mare

(tradottu da u rumenu
"La marginea marii")

À u tagliu di u mare
u zitellu
dissignava in a rena
i culori :

da i sguardi di acelli
da u gustu di mare
da i cuntorni di grinfe

mai
bianchi
turchini
rossi

dissignava
è pianghjendu
tagliava di l'omi
a vita :

tamanta tacca amara
cù l'ale sigate

À u tagliu di u mare